

Allocution de M. Georges Roux, président  
Georges Roux

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Roux Georges. Allocution de M. Georges Roux, président. In: Revue des Études Grecques, tome 97, fascicule 462-464, Juillet-décembre 1984. pp. 27-34;

[https://www.persee.fr/doc/reg\\_0035-2039\\_1984\\_num\\_97\\_462\\_1391](https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_1984_num_97_462_1391)

---

Fichier pdf généré le 11/11/2019

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 20 JUIN 1984

---

## ALLOCUTION DE M. GEORGES ROUX

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MES CHERS COLLÈGUES,

Au moment où s'achève le mandat que vous m'avez fait l'honneur de me confier, considérant ce temple de l'hellénisme que constitue notre Association, je constate qu'il comporte d'une part d'indispensables colonnes qui soutiennent l'édifice, assurent sa pérennité, et un acrotère temporaire, je n'ose en l'occurrence dire ornemental, que votre amitié hisse pour un an au sommet du fronton. De cette situation élevée, le président est à même d'apprécier mieux que personne l'utilité des colonnes. Mon premier devoir est de les remercier d'exister. Je rends donc hommage à ceux qui assument, en plus de leurs responsabilités professionnelles, les tâches administratives de notre Association, à notre secrétaire général Jacques Jouanna, à qui revient la charge de guider chaque année les pas inexpérimentés du nouveau président, à M<sup>me</sup> Kovacs, notre secrétaire-adjointe dont j'espère que le ministère consentira cette année à alléger le fardeau, à notre bibliothécaire M. Losfeld, à nos trésoriers MM. Aubonnet et Laborderie qui ne m'en voudront pas de souhaiter au contraire — je sais qu'ils le souhaitent eux-mêmes — que leur fardeau s'appesantisse par un afflux de livres, de cotisations et de donations. Je voudrais dire ici à M. Aubonnet, au moment où il s'apprête à transmettre les traces de ses fonctions à M. Laborderie, combien nous sommes heureux de le revoir parmi nous enfin rétabli, et le remercier, en notre nom à tous, des inappréciables services qu'il a rendus et rend encore à nos fragiles finances. Celles-ci nous sont une cause permanente de préoccupation. Néanmoins, surmontant des difficultés de tous ordres, et en particulier le funeste penchant des éditeurs à vouloir être payés, F. Chamoux et J. Bompaire, assistés de leur secrétaire M<sup>me</sup> Delobel, ont réussi à faire paraître le tome XCVI, 1983, de notre revue, en réunissant en un seul volume les deux fascicules habituels, de sorte que la publication est maintenant à jour. A tous ces collègues qui, avec efficacité, gentillesse et modestie, se dévouent à la bonne

marche de notre Association, à tous ceux qui l'animent par leurs communications ou leur simple assiduité, à M. et M<sup>me</sup> Louis Robert qui soutiennent nos finances de leur générosité, j'exprime ici le témoignage de notre reconnaissance.

Beaucoup nous ont quittés cette année. Les deuils que nous déplorons sont lourds à la fois par le nombre et par la qualité des disparus.

Heinrich Dörrie, professeur émérite de la Westfälische Wilhelms-Universität de Münster, membre de notre Association depuis 1966, est mort au mois de mars 1983, à l'âge de 71 ans. Né à Hanovre, il avait fait de solides études classiques dans les Universités de Tübingen, Lausanne, Leipzig, Florence où il s'initia à la codicologie, Göttingen enfin où il avait été — après quatorze années d'interruption dues à la guerre et à la captivité — Privatdozent en 1954, avant d'enseigner le latin à Sarrebruck en 1957, puis d'occuper en 1961 la chaire de Philologie classique à l'Université de Münster ; il y demeura jusqu'à son éméritat en 1980. Aussi bon latiniste que bon helléniste, il avait soutenu en latin sa dissertation de doctorat sur la tradition manuscrite de Longus, Achille Tatius et Héliodore, et publié une édition critique de la *Passio SS. Machabaeorum*. Il enseignait avec une égale science les œuvres philosophiques de Cicéron, Catulle, Ovide, la comédie attique, le roman grec. Sa compétence en patristique est illustrée par sa participation à la grande édition de Grégoire de Nysse qu'il devait conclure par la publication d'un tome X complété par un *Lexikon Gregorianum*. Il laisse un important travail, accompli en collaboration avec M<sup>me</sup> Dörrie, sur les *Epistulae Heroidum* d'Ovide et sur leur influence parmi les humanistes occidentaux. Mais son domaine de prédilection était le « Platonisme moyen » et le Néoplatonisme. Il avait sur ce sujet participé à trois entretiens de la Fondation Hardt et rédigé de nombreuses notices dans le « *Kleine Pauly* ». Les « *Platonica Minora* » parus en 1976 esquissaient dans leur préface le projet d'un vaste corpus platonicien. Il professait qu'il n'est de vrai philologue que pénétré des deux cultures, la grecque et la latine. Il fut ce philologue et embrassa dans sa vaste culture littéraire, philosophique et théologique tout le champ de nos études.

J'avais fait la connaissance de José Grosdidier de Matons en 1949 alors que, jeune agrégé de grammaire, diplômé de l'École nationale des Langues orientales pour le grec moderne, il venait d'être nommé professeur à l'Institut français d'Athènes. Né à Metz en 1924, fils d'un professeur d'histoire, il s'était orienté dès l'École Normale Supérieure, sur les conseils de P. Lemerle, vers la philologie byzantine. Pensionnaire de la fondation Thiers, attaché de recherche au CNRS, assistant de grec à Dijon, maître-assistant à la 4<sup>e</sup> section de l'EPHE, il fut élu à la Sorbonne en 1975 dans la chaire précédemment occupée par H. Pernot et A. Mirambel. Sa thèse de doctorat, intitulée *Romanus le Mélode et les origines de la poésie religieuse à Byzance*, était consacrée à ce diacre né à Émèse vers la fin du v<sup>e</sup> siècle, dans une famille d'origine probablement judaïque, auquel la Vierge Marie, telle jadis les Muses à Hésiode sur l'Hélicon, avait, au cours d'une apparition, fait don de l'inspiration poétique. Il était alors devenu l'auteur fécond et le maître incontesté de ces homélies musicales à motif narratif ou dramatique appelées *Kontakia* dont J. Grosdidier a publié le recueil en cinq volumes. Les trois premiers ont reçu le prix de notre Association en 1966. Comme sa solide érudition n'étouffait pas en lui la sensibilité littéraire, il a accompagné de traductions ferventes ces cantiques tout baignés d'effusions mystiques et, répondant par avance au vœu que formulait M<sup>me</sup> Harl dans son allocution de l'année dernière, réintroduit dans nos études, en les rendant aisément accessibles,

de beaux textes oubliés de l'hymnologie byzantine. Tenu pour le meilleur connaisseur du grec de cette époque, il était délégué à l'Association internationale des Études byzantines pour la commission du nouveau Ducange, animait des équipes de travail au CNRS, au Collège de France et à la Sorbonne. En plus de ses articles sur les Vies de Saints et sur diverses questions de philologie écrits à l'intention des spécialistes, il a publié plusieurs ouvrages destinés à l'audience plus large de ce public cultivé que nous ne devons jamais oublier. Il laisse un manuscrit sur *Hymnologie et liturgie à Byzance* qui paraîtra dans les *Dumbarton Oaks Papers*. A M<sup>me</sup> Grosdidier de Matons et à ses deux jeunes enfants nous adressons nos sentiments de profonde sympathie.

C'est par un acte de sa propre volonté que notre collègue Rachel Aéliou, maître-assistant à l'Université Paris-N, membre de notre Association depuis 1967, a mis fin à ses jours. Elle était née à Paris dans une famille originaire de Salonique, au sein de laquelle une servante grecque lui avait dès l'enfance appris le grec moderne, première étape en direction du grec ancien. Son drame fut d'assister aux décès successifs de son père, de sa jeune sœur morte à 23 ans, de sa mère enfin, qui la laissèrent seule survivante, et désespérée, de cette famille unie. Moins pour chercher l'oubli de son chagrin que pour obéir à l'impératif moral du devoir à accomplir, elle se consacra avec ardeur à ses tâches d'enseignement et de recherche, à Caen d'abord, comme professeur au lycée, puis comme chargée de cours à l'Université auprès de F. Jouan, à l'Université Paris-N ensuite, où M<sup>me</sup> Duchemin l'avait appelée en qualité de maître-assistant. De sa double activité, pédagogique et scientifique, elle laisse en témoignage un guide à l'usage des hellénistes débutants composé en collaboration avec J. Debut, Ev. Girard, Cl. Lavaut et J. Chêne, et surtout une thèse en deux volumes, totalisant 780 pages, sur *Euripide héritier d'Eschyle*, « héritier », non « adversaire » comme on le déduit souvent d'une lecture un peu hâtive de la scène fameuse des *Grenouilles* d'Aristophane. Par une fine analyse de l'œuvre des deux grands tragiques, elle montre qu'en dépit des différences indéniables sur lesquelles on met ordinairement l'accent, l'auteur des *Bacchantes* connaissait à fond l'auteur de l'*Orestie* et maintenait vivantes nombre de traditions inaugurées par lui. Notre Association a décerné à cet ouvrage le prix Desrousseaux pour 1984. Elle avait également travaillé sur « quelques mythes héroïques dans l'œuvre d'Euripide ». Après avoir couché par écrit ses idées sur ce sujet dans un manuscrit de 250 pages et mis de côté des fonds pour en assurer l'impression, Rachel Aéliou estima qu'elle avait achevé son œuvre terrestre. Elle prit le 1<sup>er</sup> octobre 1983 la retraite à laquelle elle aspirait : celle qui, dans la Maison du Père, lui permettait de rejoindre les siens.

William Seston, décédé au mois d'octobre 1983, appartenait à une génération en voie d'extinction qui ne concevait pas que l'on pût faire de l'histoire ancienne sans connaître le grec. Membre de notre Association depuis 1950, il était né à Nîmes le 2 juin 1900, fils de pasteur, dans ce Midi protestant dont sont issus nombre d'hellénistes, d'épigraphistes et d'archéologues de valeur. Élève de l'École Normale Supérieure en 1920, agrégé d'Histoire, membre de l'École française de Rome, il enseigna au lycée Thiers de Marseille, à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg, aux Facultés des Lettres de Bordeaux, Montpellier, Toulouse et occupa enfin à la Sorbonne, en 1944, la chaire d'Histoire ancienne où l'avait précédé J. Carcopino. Sa thèse, soutenue en 1942, publiée en 1946, sur *Dioclétien et la Tétrarchie* était un ouvrage neuf. Au rebours de bien des idées reçues, se fondant en particulier sur une large étude papyrologique et numismatique, il montrait comment cette profonde réorganisation politique

et administrative avait été conduite de façon empirique et, en quelque sorte, au coup par coup. Bien que sa science couvrit tout le champ de l'histoire romaine, son domaine de prédilection était le Bas-Empire. Il s'intéressait particulièrement à la citoyenneté romaine (il avait été chargé du rapport sur cette question au Congrès de Moscou en 1970) et aux institutions militaires de l'Empire. Homme de foi, il s'attachait avec une attention fervente à l'époque de Constantin et aux origines du christianisme. Il s'exprimait plus volontiers par des articles que par des livres : recueillis sous le titre *Scripta Varia* et publiés en 1980 par l'École française de Rome, ils forment un gros volume où se mesure l'étendue de cette œuvre féconde.

MM. Pierre Couissin, inspecteur général honoraire, et Louis Nougaret, professeur honoraire au lycée Janson-de-Sailly, secrétaire de la Société d'Études latines, étaient de ces membres de notre Association, que nous souhaiterions plus nombreux, qui, sans être spécialistes de grec, participent à nos activités par un amour désintéressé de nos études. Nous les avons perdus tous deux à la fin de l'année 1983.

Valentin Nikiprowetzky, membre de notre Association depuis 1959, nous a quittés le 19 décembre 1983 après avoir suivi en spectateur stoïque les progrès d'un mal d'autant plus cruellement éprouvé qu'il entraînait au néant toute une partie de l'œuvre que ce savant avait conscience de porter encore en lui. Il était né en 1919 à Odessa, dans une famille aisée et cultivée qui préféra, en 1922, chercher ailleurs un air plus respirable et pensa l'avoir trouvé à Marseille. Après de solides études classiques au lycée Thiers et une licence de Lettres obtenue à la Faculté des Lettres d'Aix en 1939, la guerre puis la Résistance ouvrirent une parenthèse de plusieurs années dans une carrière qui s'annonçait brillante. Du moins les épreuves subies durant le « temps du mépris » révélèrent-elles à V. Nikiprowetzky sa véritable vocation. Agrégé de grammaire en 1952, distingué par A. Dupont-Sommer qui le fit entrer au CNRS en 1958 et le prit ensuite comme maître-assistant au Collège de France, docteur d'État, il enseigna dans les Universités de Lille, de Paris-VIII et de la Sorbonne où s'acheva son destin. Comme en plus des langues anciennes et modernes habituellement pratiquées par les Universitaires en France il connaissait le russe, langue de sa famille, et l'hébreu israélien, il était bien armé pour étudier le domaine de la pensée judéo-hellénistique dans lequel il allait s'imposer comme un maître. Sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle, soutenue en 1963, publiée en 1970, traitait d'un sujet particulièrement ardu, le III<sup>e</sup> livre des oracles sibyllins : il en donnait une traduction claire accompagnée d'un commentaire approfondi, témoignant des qualités d'érudition, de méthode, de finesse littéraire qui s'affirmèrent dans sa thèse, soutenue en 1970, publiée en 1977, sur *Le commentaire de l'Écriture chez Philon d'Alexandrie*, maître-livre des études philoniennes. L'œuvre de Philon dont il avait publié le *De catalogo* dans la collection dite « de Lyon » dirigée par R. Arnaldez, Cl. Mondésert et J. Pouilloux, lui était en effet familière dans sa totalité. Mais il connaissait non moins bien, et jugeait par conséquent avec objectivité, celui qu'Anatole France appelait « ce pied-plat de Flavius Josèphe ». Dans deux articles fondamentaux et dans un cours aux Hautes Études, il montra que l'attitude de l'historien de la guerre juive envers le pouvoir romain et ses coreligionnaires insurgés s'inspirait de motifs plus honorables que le « bon usage de la trahison », pour reprendre la formule sévère de P. Vidal-Naquet. Il avait également traduit, dans une édition aujourd'hui épuisée, le *Livre de la connaissance* de Mosès Maimonide, médecin, théologien et philosophe juif né à Cordoue, qui tentait au XIII<sup>e</sup> siècle d'accorder l'aristotélisme et la Bible.

Auteur d'une traduction (de l'anglais) des deux premiers volumes de l'*Histoire d'Israël* de S. W. Baron, d'articles et de contributions à diverses encyclopédies, cet homme fin, distingué, qui affirmait sans complexe sa qualité de « littéraire », nous laisse le sentiment d'avoir perdu l'un des meilleurs spécialistes de Philon, ses collègues en études philoniennes disent même : le meilleur.

Au mois de janvier 1984 disparaissait accidentellement Paul Vicaire, membre de notre Association depuis 1952, professeur émérite de l'Université Paul-Valéry de Montpellier où il avait pris sa retraite en 1983. Il était né en 1913 dans cette Saintonge si riche en églises romanes qu'il avait cru d'abord, ayant suivi l'École Normale Supérieure les cours d'Henri Focillon, que l'architecture médiévale serait sa vocation. Mais il rencontra Platon et, séduit par la prose magnifique du philosophe-poète, lui consacra désormais sa vie. Agrégé des Lettres, professeur de lycée, assistant à la Faculté des Lettres de Poitiers, il fut élu en 1961 chargé d'enseignement à Montpellier où se déroula toute la suite de sa carrière. En Platon, autant et peut-être plus qu'au philosophe, il s'intéressait à l'écrivain, au critique des poètes, des sophistes, des rhéteurs. Il développa ses idées dans deux thèses sur *Platon critique littéraire* (1960 et *Recherches sur les mots désignant la poésie et le poète dans l'œuvre de Platon* (1964). Il poursuivit avec persévérance ses recherches sur ce thème, sur Eschyle, sur Sophocle, dans nombre d'articles et de comptes rendus publiés dans notre revue, dans la *Revue de Philologie* et dans le *Bulletin de l'Association G. Budé* par le canal duquel il souhaitait atteindre un public plus large que celui des spécialistes de grec. Il laisse également aux hellénistes, dans la collection Érasme, une bonne édition du *Lachès* et du *Lysis* (1963) et dans l'édition des Belles Lettres, sous le signe de la petite chouette corinthienne, des traductions du *Phédon* (1969 et 1978), du *Phèdre* et du *Banquet* (sous presse), élégantes et précises, accompagnées de notes où s'équilibrent harmonieusement les commentaires philosophiques et littéraires, où en peu de mots tout est dit. Décoré de la croix de guerre 1939-1945, commandeur des palmes académiques, membre de l'Académie de Montpellier, il laisse le souvenir d'un collègue courtois et charmant trop brutalement enlevé à l'affection des siens.

Nous perdons un autre platonicien en la personne de Pierre-Maxime Schuhl, qui fut président de notre Association en 1964. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, licencié en lettres et en sciences, agrégé de philosophie, enfin docteur ès-lettres, cet Alsacien né à Paris en 1902 connut cette mobilité de carrière que l'on croit devoir aujourd'hui imposer par une loi à nos jeunes collègues : « caïman » rue d'Ulm, professeur au lycée d'Aurillac, il enseigna dans les Facultés de Poitiers, Besançon, Montpellier, et Toulouse, pour accéder finalement en 1945 à la Sorbonne où il demeura jusqu'à sa retraite, en 1972. Je rappelle pour mémoire la halte, imprévue et non souhaitée, qui retint le capitaine Schuhl en Allemagne de 1940 à 1945. Comme l'un de ses collègues aux Hautes Études demandait un jour au Père Festugière comment il parvenait à publier avec tant d'abondance « c'est, lui répondit-il, que je n'ai pas d'épouse ! ». Faut-il attribuer à la même cause le nombre des ouvrages, articles, communications, recensions, que nous laisse P.-M. Schuhl ? Il vécut en célibataire auprès d'une mère qu'il eut le bonheur de garder auprès de lui jusqu'à l'âge de sa retraite. Il était de ces universitaires qu'une curiosité d'esprit toujours en éveil jointe à une grande capacité de lecture et de travail pousse à participer, sans dommage pour leur activité scientifique ou la qualité de leur enseignement, à de multiples séminaires, jurys de concours, congrès, commissions diverses. Il présida la Société des Études juives, la Société Moreau de

Tours. Ne partageant point pour les arts la sévérité de son maître Platon, il avait pour violon d'Ingres l'aquarelle et le pastel. Peintre dans la tradition classique, ses œuvres, exposées à Paris (1974), Toulouse (1975) et Lausanne (1978), eussent fait convenir au philosophe lui-même que la *μύμησις* est créatrice quand elle exprime une sensibilité délicate affinée par la culture et soutenue par le talent. Ses mérites ne demeuraient pas ignorés : officier de la Légion d'honneur, commandeur des palmes académiques, décoré de la médaille des services militaires volontaires, officier de l'ordre du roi Georges de Grèce, il était docteur *honoris causa* de l'Université de Rome, membre étranger de l'Académie de Padoue, membre depuis 1970 de l'Académie des Sciences morales et politiques ; il présida en 1978 cette assemblée à laquelle il était si attaché que, devenu incapable de se mouvoir par l'effet de son grand âge, il se faisait porter aux séances, donnant à tous un bel exemple de la vertu d'assiduité. R. Weil, qui fut son étudiant à Toulouse, me disait qu'une des phrases-clés de sa conversation était : « Comme cela est intéressant ! ». Parce qu'il s'intéressait, il intéressait. Ses deux thèses, *Essai sur la fonction de la pensée grecque et Platon et l'art de son temps*, ses volumes sur *La fabulation platonicienne* et *Le merveilleux, la pensée et l'action* eurent deux éditions, *Machinisme et philosophie* (traduit en espagnol) trois, *L'œuvre de Platon* et *Trois essais de Montaigne* (en collaboration avec G. Gougenheim) quatre. S'exprimant avec élégance et clarté, pédagogue au meilleur sens du terme, il participa au *Dictionnaire de la civilisation grecque* de P. Devambez, R. Flacelière et R. Martin et, dans un tout autre genre, à la publication des *Fragments et témoignages sur les traités aristotéliens*, avec le concours de T. Bertin, P. Hadot, J. Pépin, P. Thillet et de notre trésorier J. Aubonnet. Ses articles, préfaces, notes, recensions (il y en a plus de 400) révèlent un esprit présent au monde et curieux de tout. Il avait réfléchi sur les finalités de notre enseignement et réclamait dans la *Revue de Philosophie* « une nouvelle Sorbonne, digne de ce nom », ceci en 1967, sans imaginer de quelle façon ce vœu louable allait être exaucé. Il écrivit sur le cinéma, sur la musique de Debussy, sur la peinture de Berthe Morisot, de Vermeer, sur la psychologie, la sociologie (raisonnant « Sur un cas de tripartition : la distinction des trois classes dans les chemins de fer français »). Il trouvait dans l'extension de ses travaux la richesse que d'autres cherchent dans la profondeur. Le plus grand nombre de ses études porte naturellement sur Platon : beaucoup ont été publiées dans notre revue. Sa piété juive était fervente. Il souhaitait découvrir entre l'aristotélisme et la pensée hébraïque des correspondances qui n'apparaissent peut-être pas avec évidence dans les textes. Mais il avait réussi en sa personne cette heureuse synthèse et devait à l'union de sa religion et de son hellénisme le plein épanouissement de sa personnalité.

L'admission de nouveaux membres a comblé les vides creusés par ces deuils. Notre Association se renouvelle, se rajeunit : sa vitalité s'est marquée cette année par la variété des communications que nous ont faites et nos jeunes collègues et nos vétérans. Des Crétois pieusement anthropophages, dont P. Faure évoquait les grottes et le Zeus un peu inquiet, à Romanos le Mélode dans la vie, mal connue, de qui P. Gatier a tenté de planter un jalon chronologique, nous avons survolé toute l'étendue de l'Hellénisme et touché à nos diverses disciplines. J. Taillardat a reconnu dans une tablette en linéaire B la mention d'une panégyrie mycénienne. Abordant la Grèce archaïque, J. de la Genière nous a montré comment les cités coloniales de la Grande-Grèce se forgeaient, aux VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, un passé mythique grâce aux légendes d'Épeios et de Philoctète. L'épigraphie fut représentée par les communications

de G. Daux sur le calendrier de Thoricos et de Vassa Kontorini qui nous fit connaître de façon très complète les inscriptions exhumées dans un sanctuaire nouvellement découvert à Rhodes. Nul ne pouvait mieux que P. Amandry nous parler du trépied de la Pythie : mais sur l'origine de cet instrument qui embarrassait déjà les Anciens peut-on conclure autrement que par un aveu de perplexité ? Au mois de novembre, en lever de rideau, c'est le cas de le dire, le Père A. Pelletier avait traité des influences sémitiques sur la culture hellénistique : il en voyait un témoignage dans le rideau installé devant la statue de Zeus dans le temple d'Olympie. P. Bernard nous a promenés de l'Hydaspe à l'Eulaios sur le dos des éléphants d'Eudamos, satrape grec du Pendjab. Satrape grec : quelle alliance de mots ! Du Pendjab : immensité du rêve d'Alexandre !

Sa part étant faite à l'histoire, la littérature ne fut pas négligée : M<sup>me</sup> Trédé nous éclaira sur le sens de *κατρός* et M<sup>me</sup> D. Aubriot sur les rapports des *Litai* d'Homère au physique ingrat et de la Diké d'Hésiode, tandis qu'à l'autre extrémité de la chaîne, J. Pouilloux clôturait la série de nos communications en montrant combien le roman d'Héliodore était nourri de réalités delphiques. Je n'ai garde d'oublier la contribution de nos collègues latinistes lors de notre séance commune : F. Hinard analysa clairement la formation progressive, sous l'influence de mobiles intéressés, de la légende de Sylla.

La variété et la solidité de ces communications, le nombre croissant d'ouvrages proposés à la publication et pour lesquels il est de plus en plus difficile, de par ce nombre même, de trouver des fonds de publication, l'accroissement des effectifs d'hellénistes dans les lycées, dont le flux atteint cette année, pour la première fois depuis longtemps, nos Universités, seraient autant de raisons d'envisager avec optimisme l'avenir de nos études, si ne subsistaient de sérieux points noirs. Je ne parle pas ici de la singulière attitude du Ministère de l'Éducation nationale qui refuse de considérer comme nécessaire l'attribution d'heures de cours aux enseignements des concours, CAPES et agrégation, si bien que certains conseils d'université ne comptabilisent pas ces heures dans le service des professeurs, sinon comme travaux pratiques, menaçant ainsi de tarir à la source le recrutement de nos futurs hellénistes et aboutissant à cette incohérence, à l'heure où l'on pousse les universités vers la professionnalisation et la formation des maîtres, que les enseignements dispensés dans nos lycées et collèges semblent ne pas être considérés comme professionnels et les enseignants qui les assument comme des maîtres ! Je ne parle pas non plus des dédains habituels de ceux qui nous tiennent pour des hommes du passé, fardeau inutile à la surface de la terre. Mais quelle surprise, et quelle tristesse, de voir des hellénistes pénaliser notre revue ou vouloir détruire telle entreprise collective intéressant la civilisation grecque pour la seule raison que les méthodes ou les orientations n'en ont point été jugées par eux conformes à celles que prône leur propre école. Certes, rien n'est plus grec que les luttes fratricides : on sait le prix dont elles se paient. L'année dernière, M<sup>me</sup> Harl terminait son allocution par une belle image, en formant « le vœu que tous nos travaux, dans quelque domaine de l'Hellénisme qu'ils se situent, soient comme les cordes diverses d'un psalterion dont Origène disait que, pour qui sait entendre la musique, elles produisent à elles toutes seules une harmonie ». Ce n'est pas en coupant des cordes que l'on rendra plus évidente à nos contemporains l'utilité de l'instrument. Cultivons seulement la « bonne Éris » ; sinon, nous détruirons de nos propres mains nos chances d'avenir à tous, au moment même où nous apercevons l'aube d'un renouveau.

Je n'ai que trop parlé. Plus d'en d'entre vous doit se dire comme Ulysse *τέτλαθι δὴ καρδίη*, « Patience mon cœur », selon la formule qui sert de titre à un excellent ouvrage de J. de Romilly. Il est temps que je cède la place à notre nouveau président, Jean Plaud, que nous ne remercierons jamais assez pour son action inlassable en faveur du grec auprès des responsables de l'enseignement secondaire. J. Jouanna va vous présenter maintenant le rapport au nom de la Commission des prix, et J. Aubonnet vous mettre au courant de l'état de nos finances. Et je terminerai par une simple prière à *εὐνοία* et *δύμονοία* : que sous leur égide prospèrent les études auxquelles nous avons voué nos existences.